

McKayman 10

Extraits de Diverses Lettres

Paris, 19 oct. 1873.

ADRESSÉES PAR DES ÉMIGRÉS

A

M. BOSSANGE

AGENT DU GOUVERNEMENT CANADIEN

ET A DIVERSES PERSONNES.

Les originaux seront communiqués à ceux qui le désireront. On peut, pour se renseigner, écrire aux signataires au Canada.

BUREAUX DU GOUVERNEMENT CANADIEN:
PARIS: 16, RUE DU QUATRE SEPTEMBRE;
HAVRE: 51, QUAI D'ORLÉANS.

THE HISTORY OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES OF AMERICA

FROM THE FIRST SETTLEMENTS TO THE PRESENT TIME

BY JAMES M. SMITH

NEW YORK: PUBLISHED BY J. B. LIPPINCOTT & CO.

1880

THE HISTORY OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES OF AMERICA

FROM THE FIRST SETTLEMENTS TO THE PRESENT TIME

BY JAMES M. SMITH

NEW YORK: PUBLISHED BY J. B. LIPPINCOTT & CO.

1880

THE HISTORY OF THE UNITED STATES

OF THE UNITED STATES OF AMERICA

FROM THE FIRST SETTLEMENTS TO THE PRESENT TIME

BY JAMES M. SMITH

NEW YORK: PUBLISHED BY J. B. LIPPINCOTT & CO.

1880

EXTRAITS DE DIVERSES LETTRES

Adressées par des émigrés à M. BOSSANGE, et à diverses personnes. Les originaux seront communiqués à ceux qui le désireront. On peut, pour se renseigner, écrire aux signataires au Canada.

Lettres de M. Frédéric Legrand, Fermier de Mr. Gray au Cap Rouge, près Québec (Canada).

QUÉBEC, le 1^{er} Août 1872.

Je vous remercie sincèrement de l'empressement que vous avez mis à me recommander à Mr. le Commissaire de l'Emigration ; grâce à vous j'ai obtenu un emploi qui a surpassé mes espérances ; nous avons causé pendant quelque temps ensemble et il m'a jugé assez capable pour remplir l'emploi de chef de culture sur une ferme disponible, appartenant à un anglais, nommé Mr. Gray. J'y travaille depuis huit jours et mon patron m'a prouvé déjà sa satisfaction ; j'ai lieu, je crois, d'espérer pour l'avenir et j'écris en ce moment à un de mes amis qui désire me rejoindre, l'assurant que celui qui possède l'amour du travail est sûr de parvenir à se créer une position et une aisance honorable.

J'ai écrit également à ma femme pour qu'elle se dispose à venir au Canada ; elle a trois enfants et sera très-embarrassée. S'il est en votre pouvoir je vous prierai de la recommander à qui de droit pendant le cours de son voyage afin qu'on lui vienne en aide.

Vous lui ferez savoir en même temps le prix du voyage de Paris à Québec ; elle possède une somme d'argent très-minime et a des dépenses à faire en outre du passage.

Soyez assuré, Monsieur, de la reconnaissance et du dévouement de votre serviteur très-humble,

F. LEGRAND.

QUÉBEC, 2 Octobre 1872.

Je vous suis de nouveau redevable d'une grande reconnaissance ; grâce à vos soins et à votre prévoyance la traversée de ma famille s'est faite sans encombre et, avec vos lettres de recommandation, elle n'a eu qu'à se louer de la manière dont elle a été traitée dans les hôtels au Havre et à Liverpool.

Je vous remercie également de la confiance avec laquelle, pour permettre à ma famille de me rejoindre plus tôt, vous avez avancé une somme d'argent.

En somme, je compte pouvoir tenir une ferme à mon compte l'an prochain, et j'espère trouver une affaire qui me conviendra ; le défrichage me sourirait.

Mais, en attendant, il faut se préparer à passer l'hiver et prendre des mesures contre le froid qui, il paraît, est grand et tient longtemps.

J'espère, Monsieur, que vous me permettrez de correspondre avec vous. J'ai la confiance de pouvoir entraîner par la suite une quantité d'Emigrants habitant mon pays natal, tel que l'arrondissement de Vitry-le-Français, les cantons très-peuplés d'Heiltz-le-Maurupt et Thiéblemont, formés par des grands villages où les gens ont beaucoup de peine à subvenir à leurs besoins.

En leur faisant connaître l'émigration pour le Canada qui offre tant de chances aux colons, je ne doute pas qu'un grand nombre que je connais particulièrement ne s'entendent entre eux pour émigrer.

Veuillez me croire, Monsieur, votre serviteur reconnaissant et dévoué,

F. LEGRAND.

Ma famille se joint à moi pour vous offrir mille remerciements.

*Lettres de M. Hutte, Sellier, 15, Petite Rue St. Antoine à
Montréal (Canada).*

MONTRÉAL, le 12 Septembre 1872.

Vous m'avez engagé à mon départ à vous donner par écrit le résultat de mon voyage ; partout où nous avons passé nous avons été accueillis favorablement ; mais, où notre surprise a égalé notre joie c'est en débarquant à Québec d'entendre parler le Français comme si nous étions encore au milieu de notre pays.

Nous sommes arrivés le 30 Juillet à Montréal, et grâce à la lettre de recommandation que vous avez eu la bonté de nous remettre pour Mr. Belle, il m'a envoyé chez Mr. Larren, Rue St. Bonaventure, près du Square, lequel m'a engagé de suite. J'y travaille depuis lors ; j'en suis très-satisfait ; ma femme travaille aussi pour la maison et pour une autre.

Nous avons tout lieu de croire que nous serons plus heureux qu'en France ; la vie est facile ici et les habitants sont très-sympathiques aux Français.

Il me reste, Monsieur, à vous remercier de la protection que vous avez bien voulu me donner. J'ai l'honneur, etc.,

HUTTE.

MONTRÉAL, le 9 novembre 1872.

En réponse à votre lettre du 2 Octobre, voici les renseignements que je puis vous donner. Pour ce qui est de l'Emigrant il est placé à l'arrivée par Mr. Belle, agent du Gouvernement ;

maintenant c'est à lui, s'il ne se plaît pas dans sa place, de s'en procurer une meilleure ; pourtant, j'ai vu des émigrants qui venaient chercher d'autres adresses au bureau, qu'on leur donnait sans difficulté.

Quant au salaire, celui qui est ouvrier trouve très-facilement à se caser ; ainsi, les mécaniciens gagnent 7 fr. 50 le premier mois, et 10 fr. le second ; les ébénistes aussi. Il y a même un chaudronnier nommé Morel, qui a gagné de suite 10 fr., et qui aura 12 fr. 50 à partir du jour de l'an ; il faut d'abord que les patrons s'assurent que vous êtes capable.

Avec 10 fr. par jour au Canada on vit très-heureux ; celui qui a une famille dépense moins, en proportion, que le garçon, car la viande coûte peu ; les premiers morceaux valent 50 c., les poulets, 1 fr. 25, les lièvres, la paire, 1 fr. 25, les dindes et oies 3 fr. 75. Les légumes coûtent comme à Paris, mais on en mange moins, la viande étant si bon marché.

Je gagne 54 fr. par semaine ; je vis mieux et suis plus heureux qu'en France, où je ne faisais qu'arriver juste à faire honneur à mes affaires.

Voici, Monsieur, mon point de vue : le bon ouvrier trouve très-facilement à se bien caser, et l'ouvrier inférieur est là, comme partout ailleurs, obligé de subir les conséquences de son peu de savoir.

Il me reste à vous remercier de l'intérêt que vous me portez ; je tâcherai toujours d'en être digne. Agréez, etc.,

HUTTE.

Lettre de M. Pierre Calcat, Tonnelier, 17, Petite Rue St. Antoine, à Montréal (Canada).

MONTREAL, 4 Juillet 1872.

Je m'empresse de vous donner de mes nouvelles ; j'aurais dû vous écrire plus tôt, mais aujourd'hui je le fais enfin.

Le Canada est un très-bon pays pour l'ouvrier qui aime à travailler ; on peut gagner le double qu'en France.

J'ai à vous dire que j'ai quitté le métier de tonnelier pour travailler sur le port à charger et décharger les navires.

La semaine dernière j'ai gagné 15 piastres (75 francs), et je trouve que c'est très-beau. Deux de mes camarades ont gagné au port 25 piastres (125 fr.) chacun, mais on peut compter sur 12 à 15 piastres par semaine.

C'est un très-bon pays pour moi, et pour ceux à qui j'en ai parlé.

Monsieur Bossange, je vous remercie très-bien de tous les renseignements que vous m'avez donnés ; si toutefois vous venez au Canada, je vous prie de m'en informer, vous me ferez grand plaisir,

J'ai l'honneur, etc.,

PIERRE CALCAT.

Lettre de M. Jarnoux, Mécanicien, 497, Rue Bonaventure à Montréal.

MONTREAL, 13 Juillet 1872.

Je vous avais promis de vous donner de mes nouvelles ; le lendemain de mon arrivée à Montréal, j'ai, ainsi que mon ami, été travailler chez Mr. Bartheley, qui nous avait embauchés à Québec.

Nous sommes très-bien dans cet atelier ; la seule difficulté que nous éprouvons c'est de ne pas nous comprendre avec les ouvriers de l'atelier qui sont tous Anglais. Agréez, etc.,

JARNOUX.

Lettre de M. Ch. de Pompery, Agriculteur, à St. Ambroise, la Jeune Lorette

ST. AMBROISE, LA JEUNE LORETTE, 19 Décembre 1872.

Décidé sur vos conseils à venir avec ma famille au Canada, je suis heureux de vous faire savoir que mes prévisions n'ont point été déçues. J'ai acheté, presque à notre arrivée, une petite propriété à dix kilomètres de Québec, moyennant deux mille piastres (11,133 fr.) payables en cinq années ; j'ai eu trente-trois arpents de bonne terre depuis longtemps défrichée, avec maison assez vaste, grange et écuries isolées, et en outre trente arpents de bois. Je ne parle pas des bestiaux et d'une portion de récoltes, lesquels avec le matériel agricole ont été compris dans la vente.

Je suis persuadé qu'avec du travail la fertilité du sol et le voisinage de Québec doivent me permettre de faire avec succès la culture maraîchère et agricole.

Le Canada, par son immense territoire, non-encore exploité, offre aux petits capitaux la possibilité de créer des exploitations agricoles d'une certaine étendue et qui sont en France réservées aux personnes jouissant déjà d'une certaine fortune.

Nous n'avons qu'à nous féliciter du bienveillant accueil qui nous a été fait par les membres du Gouvernement Canadien attachés à l'émigration.—Recevez,

CH. DE POMPERY.

Lettre de MM. Thépaut, Yves, Wolfinger, Fondateurs, chez Mr. Gilbert, Atelier de Construction, à Montréal.

MONTREAL, 10 Octobre 1872.

Nous venons porter à votre connaissance que nous sommes arrivés ici après une très-heureuse traversée. Dès notre débarquement nous avons été casés très-avantageusement par les soins du Gouvernement. Nous ne pouvons que nous louer d'être venus au Canada et engageons nos compatriotes à nous suivre. En vous

remerciant très-sincèrement, recevez, Monsieur, nos respectueuses salutations.

Signé : THÉPAUT,
WOLFINGER,
RASSRAI YVES.

*Lettre de M. Charles Simon, Fondateur, chez M. Risette, Constructeur
Mécanicien à Québec.*

QUÉBEC, 28 Novembre 1872.

Je prends la liberté de vous informer que je suis arrivé à bon port après une très-bonne traversée de mer. Grâce à vos recommandations le Gouvernement m'a placé de suite chez M. Risette, fondateur et mécanicien ici. La journée est de 10 heures, je gagne bien ma vie et je suis content. Les vivres sont très-bon marché ici.

Je charge votre représentant de vous écrire par ce courrier pour faire venir ma femme, qui habite Paris, Rue Riquet, 81. Je lui écris également pour qu'elle aille vous voir. Je compte sur vous pour bien la recommander en route afin de lui faciliter son voyage avec ses enfants.

Recevez, Monsieur, mes sincères civilités avec mes remerciements.
CH. SIMON.

*Lettre de M. David, Maçon, chez M. Roy Augustin, Rue St. Patrick,
à Ottawa.*

OTTAWA, 6 Janvier 1873.

Je viens d'écrire à ma femme pour qu'elle se dispose à partir au beau temps, et je compte sur votre bonté pour bien la recommander pendant son voyage. Je préférerais qu'elle prenne le chemin de Boulogne et Londres pour avoir moins de mer pour se rendre à Liverpool parce que la traversée du Havre à Liverpool est dure.

Je travaille ici de mon métier de maçon, seulement je suis venu un peu tard et je vous conseille de ne pas envoyer de maçons après le mois d'août. Envoyez de préférence les hommes de mon métier et les autres ouvriers du dehors aux mois d'Avril, Mai et Juin. En été je gagnais jusqu'à dix-huit francs par jour et j'espère les regagner l'été prochain.

Ici il y a beaucoup à faire pour un homme intelligent et travailleur et j'espère bien m'établir sous peu.

Recevez, Monsieur, mes sincères salutations.

DAVID.

Lettre de M. Claude Simon, Mécanicien, à Québec.

QUÉBEC, le 7 Mars 1873.

Je prends la liberté de vous écrire pour vous demander un service ; comme j'ai été malade et que cela a diminué mes

économies, j'ai dépensé beaucoup d'argent. Je viens, Monsieur, vous prier de me venir en aide afin que ma femme puisse venir par le premier bateau qui partira de France pour le Canada. Vous devez bien penser, Monsieur, que cela n'est pas une vie agréable d'être si loin de sa femme et puis nous ne dépenserons pas plus de nourriture dans notre ménage que moi seul à ma pension.

Il y a seulement trois semaines que j'ai recommencé mon travail ; j'ai beaucoup perdu car je devrais avoir six cents francs d'avance et je serais à mon affaire pour faire venir ma femme. Ainsi, Monsieur, je pense que vous aurez la bonté de prêter de l'argent à ma femme contre une traite payable à la banque de Québec. Je me charge de la payer facilement, car les travaux vont marcher très-fort au printemps et on gagnera beaucoup d'argent. Donc, Monsieur, je compte sur votre bonté et je vous prie de rendre la réponse à ma femme qui ira vous voir.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très-humble serviteur.

CLAUDE SIMON.

Lettre de M. F. Cahoreau, Sellier, 416, Rue St. Joseph, à Montréal.

MONTREAL, 8 Décembre 1872.

J'aurai probablement quelques petites choses à me faire envoyer de Paris et je vous serai bien obligé si vous pouviez me les faire parvenir sans frais par un émigrant. Ma prochaine vous donnera le détail.

Je me plais très-bien dans ce pays et j'espère bien m'établir prochainement. J'ai été casé en arrivant, je me suis acheté un mobilier canadien ; les meubles sont bon marché et les vivres presque pour rien. Recevez,

F. CAHOREAU.

Lettre de M. Albert Meyer, contre-maître, meuleur-aiguiseur, chez MM. Frothingham et Workman, à Montréal.

CÔTE ST. PAUL, PRÈS MONTRÉAL, 9 Décembre 1872.

J'ai l'honneur de porter à votre connaissance que je suis arrivé à Montréal en bonne santé. Comme vous m'avez prié de vous donner de mes nouvelles, j'ai plaisir de vous dire que je me trouve très-bien dans ce pays ; on n'y mange que du gibier et du poulet presque pour rien. Je travaille chez MM. Frothingham et Workman comme contre-maître, et je suis très-bien payé. M. Lesage, de Québec, a dû vous écrire la semaine passée pour faire venir ma famille. Je lui ai envoyé l'argent pour le voyage. Veuillez avoir la bonté de les faire partir de suite et leur donner tous les renseignements nécessaires.—Recevez,

ALBERT MEYER.

Lettre de M. A. Lemenu, employé à l'Hôtel Laurin, à Montréal.

MONTREAL, 5 Décembre, 1872.

J'ai le plaisir de vous informer que je suis très-satisfait d'être venu au Canada. On gagne bien sa vie dans ce pays et les vivres sont très-bon marché. J'espère bien m'établir pour mon compte l'année prochaine. Les gens sont très-affables, parlent français et aiment beaucoup les Français. Nous avons été très-bien reçus et casés à notre arrivée.—Recevez,

A. LEMENU.

*Lettre de M. Jacques Veyrach, Tonnelier, chez M. Ray,
Rue St. Patrick, à Ottawa.*

OTTAWA, 26 Décembre 1872.

Je vous ai promis de vous écrire en partant pour vous donner des renseignements sur mon métier dans ce pays.

Ici le métier de tonnelier n'est plus la même chose qu'en France. Il faut être bon ouvrier et savoir fabriquer pour travailler, et encore il faut faire un petit apprentissage, parce que les outils d'abord ne sont pas les mêmes et le genre de travailler diffère de beaucoup. Le travail ne manque pas dans ce pays et chaque ouvrier trouve de suite à se caser. Les bons ouvriers tonneliers gagnent en été de 10 fr. à 10 fr. 50, en hiver 8 à 10 fr. Celui qui pourrait s'établir serait riche au bout de 15 ans. J'espère faire quelque chose ici et ne doute pas de ma réussite.—Recevez,

JACQUES VEYRACH.

*Lettre de F. Mangin, Jardinier, chez M. le Colonel Rhodes,
à Bergeville.*

BERGEVILLE, PRÈS QUÉBEC, 18 Novembre 1872.

J'ai l'avantage de vous informer que j'ai été placé ici dans l'importante ferme de M. le Colonel Rhodes comme premier jardinier à des appointements satisfaisants. Je n'ai qu'à me louer de la traversée et de l'accueil du Gouvernement Canadien et j'espère ici me créer une bonne position. Les vivres sont très-bon marché; j'ai acheté dernièrement deux quartiers de mouton pour 4 fr. 25 c.; la morue fraîche vaut 3 sous la livre, les poulets 25 sous la paire et tout en proportion.—Recevez,

F. MANGIN.

*Lettre de M. Noël Briançon, Jardinier, au Collège St. Joseph,
à Ottawa.*

OTTAWA, 29 Décembre 1872.

Lorsque je suis arrivé à Québec, M. Lesage, l'Agent du Gouvernement, m'a placé de suite à Ottawa, au Collège St. Joseph, comme

second jardinier. Je gagne pour commencer cent francs par mois, nourri et logé. La place est très-bonne, mais je ne vais faire que d'y passer l'hiver et au printemps je me mettrai à mon compte. Il me sera facile de gagner beaucoup d'argent ici avec la culture potagère, parce qu'ici il n'y a pas de jardiniers et les légumes se vendent très-bien.—Recevez,

NOEL BRIANÇON.

Lettre de M. J. Brochard, Menuisier en Fauteuils, chez M. Vallière, à Québec.

QUÉBEC, 15 Novembre 1872.

J'ai l'honneur de vous informer que je viens de verser entre les mains du Gouvernement de la Province de Québec (Bureau de l'Emigration) la somme de 20 piastres pour faire tenir à ma femme à Paris, Rue Amelot, 70. Ces messieurs m'ont promis de lui faire verser cette somme par votre entremise et je compte sur vous pour la lui remettre tout de suite, et me plait à vous dire que je suis très-content d'être venu dans ce pays-ci ; je gagne le double de ce que je gagnais à Paris et l'on vit à moitié prix. Je ferai venir ma famille au printemps prochain et j'espère que vous ferez au mieux lors de son départ.—Agréez,

J. BROCHARD.

Lettre de M. Justin Domon, Fermier de M. Scott, à Ste. Foy.

STE.-FOY, près QUÉBEC, 20 Août 1872.

Je viens vous informer avec plaisir que notre voyage s'est très-bien effectué. Partout où nous avons passé on nous a très-bien nourris et traités.

Dès notre débarquement à Québec les employés du Gouvernement se sont occupés de nos bagages, nous ont conduits à l'hôtel du Gouvernement où nous avons été très-bien nourris et logés au compte du Gouvernement. M. l'assistant commissaire nous a procuré une ferme excellente de 20 hectares environ avec bétail, instruments aratoires, etc., etc. Pendant deux ans nous n'avons pas un centime de fermage à payer ; nous ne payerons que la troisième année un fermage très-minime.

La terre est extrêmement fertile et propre à toute culture, et j'espère faire cette année une récolte superbe.

Je vais écrire à plusieurs de mes amis et parents pour les engager à venir me rejoindre.

J'ai acheté à mon arrivée une excellente vache pour 240 fr. ; elle me donne huit pots de lait par jour. Je vends le beurre 24 sous la livre, 12 sous le pot de lait. J'ai acheté deux gros cochons pour 25 francs.

Je pense que ces renseignements pourront vous être utiles, et vous présente mes civilités empressées.

JUSTIN DOMON.

Lettre de M. Simon, Ferblantier chez M. Alexandre, 57, Rue St. Philippe, à Montréal.

MONTREAL, 13 Décembre 1872.

En quittant Paris, j'y ai laissé ma femme, qui demeure rue Custine, 12, chez Madame Dutriget (Montmartre). Comme je me trouve très-bien dans ce pays-ci, je voudrais la faire venir. J'ai chargé votre représentant de vous écrire également en lui remettant une obligation de la ville de Paris de 500 fr. que je vous prierai de vendre au cours de la Bourse, de vous payer du voyage de ma femme et de lui remettre le supplément. Je compte sur vos bons soins et vous remercie à l'avance. Ma femme aura probablement de l'excédant de bagages; vous me rendriez service en le lui faisant passer pour rien de Paris au Havre, comme votre employé l'a déjà fait pour une famille qui est partie avec moi. Je trouve que vous avez très-bien fait d'envoyer ici votre employé qui s'occupe à Paris de l'émigration, de cette manière il pourra en parler en connaissance de cause et donner tous les renseignements dont auront besoin les émigrants.

Ceux des émigrants qui ont l'air de se plaindre ne font que mentir, ce ne sont que des paresseux ou des ivrognes, car celui qui veut travailler ici ne manquera jamais d'ouvrage. On gagne beaucoup plus qu'en France, et l'on dépense moins. Pour moi, je suis très-heureux dans ce pays et j'engage mes compatriotes travailleurs et honnêtes à y venir.

Mon ami Joseph, le menuisier, a déjà mis 500 fr. de côté, et voilà trois mois seulement qu'il est ici, et cependant il vit comme un seigneur avec sa famille.

Recevez, Monsieur Bossange, mes respectueuses salutations.

SIMON.

Lettre de M. Jean Chauson, Menuisier, à Ottawa.

OTTAWA, 24 Décembre 1872.

Je remets ce jour à votre secrétaire une lettre pour remettre à ma mère, qui reste rue St. Louis en l'Ile, numéro 27. J'ai travaillé à mon arrivée ici ainsi que mes camarades. Le bâtiment va très-fort ici; en hiver nous gagnons sept francs par jour à huit heures de travail. En été nous gagnons de neuf à 12 fr. Nous avons une bonne pension de 15 fr. par semaine.

Si ma mère vient vous voir, je vous prie de la consoler un peu et de la faire parler à votre secrétaire qui pourra lui parler de moi puisqu'il m'a vu.

Sur le bateau le *Scandinavian*, de la ligne Allan, nous étions très-bien.

Je vous présente, Monsieur, mes civilités empressées.

JEAN CHAUSON.

P.S.—Veuillez prendre note pour l'adresse de ma mère qu'elle est mariée en secondes noces et qu'elle s'appelle Madame Guérinet.

Lettre de M. Eugène Avot, Maçon, à Ottawa.

OTTAWA, 25 Décembre 1872.

Je vous remercie bien de l'obligeance que vous avez eue de me faire remettre un paquet par votre secrétaire.

J'ai travaillé pendant quelque temps chez MM. Edwards et Cameron à Rokland comme manœuvre à raison de 80 fr., par mois, nourri et logé. Je suis venu ensuite ici travailler comme maçon. L'ouvrage va bien fort ici en été ; seulement en hiver c'est dur. On travaille cependant les beaux jours.

J'ai gagné 15 fr. par jour en été, et je ne paye que 15 fr. par semaine de pension et logement, très-bien traité, volaille à discrétion, le gibier ne manque pas non plus. Le Gouvernement de la Province d'Ontario va donner à chaque émigrant, à titre d'encouragement, 30 francs. J'irai toucher les miens la semaine prochaine.

Lorsque ma famille viendra vous voir en Avril pour partir, je vous prie de lui donner tous les renseignements nécessaires.—

EUGÈNE AVOT.

Lettre de M. Habig, Chauffeur chez M. Mollen, Scierie Mécanique, à Montréal.

MONTREAL, 22 Décembre 1872

Je prends la liberté de vous envoyer ce jour, par l'intermédiaire de votre assistant qui est venu me voir, 50 fr., que je vous prie de faire verser à ma femme qui demeure Chemin neuf de Ménilmontant, numéro 45. Comme je suis intentionné de faire venir toute ma famille au printemps prochain, je vous serai bien obligé de lui donner tous les renseignements nécessaires pour lui faciliter le voyage. Je suis très-bien dans ce pays-ci, et j'espère ne plus le quitter, aussi je ne puis qu'engager mes compatriotes à y venir.

Recevez, Monsieur, mes respectueuses salutations.

HABIG.

Lettre de M. L. Grandperret, Horloger, chez M. Simon Bedard, à Québec.

Si j'ai tant tardé à vous écrire, malgré les recommandations de ma femme, résidant à Paris, et à vous témoigner toute ma reconnaissance de m'avoir ainsi mené à une existence que je désirais tant, c'est que je voulais me livrer à l'étude toute nécessaire du fameux pays de Québec où il y a tant à faire, et établir avec vous une correspondance des plus régulières. Mais avant d'agiter la question d'intérêt, il est de mon devoir de rendre justice à votre honorabilité au sujet de l'émigration.

Je comprends parfaitement la tâche que vous avez entreprise, et, d'après ce que j'ai entendu dire de part et d'autre, tout le monde ne serait pas satisfait parmi les émigrants.

La chose est facile à comprendre. Il faut ici des hommes de

métier, et encore qu'importe le métier, dès que l'homme a du courage et de la persévérance, car c'est le point. Il en est tout autrement si l'émigrant ne sait pas faire face aux éventualités ; alors celui-là est désappointé, se plaint et tombe dans la misère.

Je me contenterai de faire appel à tout homme intelligent. Entendons-nous bien et tâtons-nous. Il y a de l'or ici qui nous attend.

Je brille à Québec ; je suis une célébrité ; je ne me refuse rien, et il y a six semaines que j'y suis. J'ai bien le droit d'espérer, mais aussi j'ai étudié, j'ai travaillé.

Pour moi je reste ici ; j'étudie et j'espère.

Pour le respect de l'émigration dont vous êtes le promoteur à Paris, je vous autorise, M. Bossange, à faire tel usage que vous voudrez de cette lettre que je suis heureux de remettre à votre représentant que j'ai vu ici avec tant de plaisir.

L. GRANDPERRET.

Lettre de M. Bastien Vogt, Cocher chez M. le Juge Caron, à Québec, à sa Femme.

Ma chère Femme,

QUÉBEC, 17 Juin 1872.

J'ai le bonheur de t'apprendre que je suis arrivé ici sans accident et en bonne santé. Le voyage s'est très-bien passé, et nous n'avons eu que deux jours de mauvais temps, puis quelques brouillards, ce qui fait que nous avons été douze jours en route au lieu de neuf ou dix, les brouillards empêchant de marcher aussi vite qu'on l'aurait voulu. J'ai le bonheur de t'apprendre que j'ai trouvé une bonne place de cocher chez un juge à Québec, et que j'entre en fonctions à partir de demain, Mardi 18 Juin. Je suis assez content des conditions qui me sont faites, je dois gagner 70 fr. par mois pour commencer, plus la nourriture, le logement et l'habillement, et il n'y a pas trop d'ouvrage, puisque je n'aurai que deux chevaux à soigner et deux voitures à entretenir. Mais ce qui me fait le plus de plaisir c'est que tu seras placée avec moi dans la même maison comme cuisinière aux gages de 60 fr. par mois. Aussi je te prie de faire ton possible pour arriver dans le plus bref délai, car ces personnes t'attendent avec impatience et moi aussi, bien entendu. Tu n'auras pas à t'occuper du prix de ton voyage, c'est moi qui le paye ici ; tu n'auras qu'à aller voir M. Bossange pour prendre ses ordres, et tu lui adresseras en même temps mes sincères compliments. Tu auras soin d'emporter tout notre linge, les matelas, draps, couvertures, etc., etc., surtout les rideaux ; quant au reste tu pourras le mettre dans une malle ou dans un sac bien fort. Il faudra te munir d'une bonne valise pour ton voyage ; tu y mettras des bas, deux chemises, des mouchoirs, surtout des pantoufles ou une paire de souliers de rechange, puis quelques provisions, telles que sucre, chocolat, petits biscuits et des confitures. Tu feras aussi mettre dans un petit panier cinq ou six bouteilles de vin de Bordeaux.

J'ai pris des renseignements pour M. Jameau et pour Madame Bourquin et son fils ; tu pourras leur dire que les peintres gagnent de 10 à 12 fr. par jour, et qu'ils ont de l'ouvrage assuré pour l'hiver comme pour l'été ; les ouvrages de couture et blanchisserie sont très-bien payés, et il y aurait avantage pour Madame Bourquin à venir ici, et surtout pour son fils, qui gagnera comme journalier mieux qu'à Paris. Ici on ne se croit pas dépaycé du tout ; tout le monde parle aussi bien Français que n'importe où, et les habitants sont très-bons et très-avenants.

Pour me trouver en arrivant, tu n'auras qu'à demander M. Caron, juge, à Québec ; il est connu de tout le monde.

VOGT.

Lettre de M. F. Bedal, Cocher, chez M. Dansereau, à Montréal.

MONTREAL, le 1^{er} Janvier 1873.

Je profite de l'occasion de mon patron pour vous envoyer les 20 francs que je dois sur mon voyage au Canada et en même temps j'ajoute 25 francs en plus que vous remettrez à Monsieur Mongellar, Constant, qui viendra les chercher chez vous. Monsieur, je vous prie de vouloir bien, lorsque vous répondrez à mon patron, envoyer un petit reçu des 20 francs.

Enfin je me trouve assez heureux de pouvoir vous rendre la somme que vous m'avez prêtée ; je m'empresse de vous la faire parvenir, et je ne saurais trop vous remercier.

Monsieur, je suis votre très-dévoué serviteur.

Montréal, 24 Sept. 1872.

BEDAL F.

Lettre de M. L. Caron, Cordonnier, et de M. A. Cunin, Forgeron, à Montréal.

MONTREAL, le 3 Mars, 1873

Vous m'excuserez si je me permets de vous écrire ces quelques mots pour vous dire que nous vous remercions bien, car nous sommes parfaitement contents pour le moment. Nous sommes placés ; nous ne gagnons pas encore beaucoup, mais nous espérons bien que nous allons gagner davantage dans quelques jours ; enfin nous vous remercions infiniment.

Monsieur Bossange, je me permets de vous demander que vous ayez l'obligeance de nous faire venir nos femmes le plus tôt possible ; nous nous engageons à verser la moitié du passage de suite, et à payer le reste le plus tôt que nous pourrions. Cunin a sa femme et quatre enfants. Nous serions bien reconnaissants d'une prompte réponse, et nous terminons en vous saluant respectueusement.

LOUIS CARON.
AUGUSTE CUNIN.

Lettre de M. E. Vaillot, Menuisier, 49, rue Chaboillez, à Montréal.

Me trouvant assez bien ici, je vous envoie la somme de 3 livres sterling que vous aurez la bonté de remettre à ma femme pour compléter son voyage. Je désire qu'elle arrive avant l'hiver, dans le courant d'Octobre. Si cette somme ne suffisait pas, je puis tenir une somme de 40 francs disponible pour le mois d'Octobre. Je vous serais bien reconnaissant de faire transporter ma famille près de moi car j'ai l'intention de m'établir l'année prochaine. Je n'ai pas à me plaindre de l'ouvrage : j'en ai plus que je n'en puis faire, et l'hiver est assuré. Le pays n'est pas désagréable et ma famille s'y plaira aussi bien que moi. Je termine ma lettre en vous souhaitant le bonjour.

VAILLOT ÉTIENNE.

Lettre de M. Jégon, Mécanicien, chez MM. W. P. Barley et Co., à Montréal, à sa femme.

Ma chère Elisa,

MONTREAL, 4 Juillet 1872.

Je suis arrivé à Québec le 26 Juin après une traversée heureuse, mais un peu pénible. Je me suis de suite informé du prix de la journée dans les ateliers, et de ce que l'on pouvait gagner sur les locomotives. A conduire les locomotives on peut gagner de 600 à 700 fr. par mois, mais les chemins de fer sont mal surveillés et les accidents fréquents. A Québec la journée des ouvriers mécaniciens varie de 9 à 12 fr. suivant les capacités des ouvriers. Ayant appris qu'à Montréal les journées étaient mieux payées, je me suis décidé à partir dans cette ville, et en allant au chemin de fer, un Anglais mécanicien à Montréal nous a prié d'aller travailler chez lui, où je travaille depuis Mercredi, 3 Juillet, à raison de 15 fr. par journée de 10 heures,

Je te mets : nous travaillons, car j'ai fait connaissance d'un mécanicien comme moi, qui partait de Paris avec sa femme et sa petite fille, âgée de quatre ans, qui émigraient au Canada avec les mêmes intentions que moi.

A l'heure où je t'écris je viens de voir le logement que je vais habiter demain. Il y a l'eau dans la maison, une grande cour et un hangar pour mettre du bois. Au lieu d'aller manger à la pension, où cela coûte cher, je vais manger en famille, car, en faisant son ordinaire dans un ménage, on peut vivre à bon marché. La viande et les pommes de terre sont à très-bon marché ; on boit beaucoup de café et de thé, de la bière et du cidre, tant qu'au vin, il n'y en a pas.

Aie soin de ne pas partir sans avoir au moins 25 fr. dans ta poche, car on a toujours besoin de quelque chose. Fais surtout pour ton voyage une provision de quelques pots de confiture et de chocolat, car tu ne trouveras pas à acheter cela à Liverpool.

Une fois à Québec, tu prieras M. Marquette de me faire télégraphier ton arrivée ; je partirai de suite par le train pour aller te cher-

cher. M. Marquette est le maître d'hôtel chez qui on descend à Québec. Je te dirai que les modes sont très-bien payées, et qu'il y aurait de l'argent à gagner si on avait de la bijouterie en faux, tels que bagues, boucles d'oreilles, chaînes, etc., etc., tel qu'on vend la bijouterie chez Madame Arnaud.

JÉGON.

Lettre de Mr. E. Bance, Employé au Département des Travaux Publics, à Ottawa.

OTTAWA, 8 Décembre, 1872.

Je croirais manquer aux devoirs qu'impose la reconnaissance si je ne m'empressais de vous témoigner toute ma gratitude pour la bonté que vous avez eue de remplir la promesse que vous m'aviez faite lors de mon départ de Paris.

J'ai obtenu avec votre recommandation près de M. Cauchon, qui a bien voulu se déranger tout exprès pour moi et me présenter à M. Langevin, ministre des travaux publics, un emploi dans son département ; je suis donc sur le chemin qui conduit au but que je me proposais lors de mon départ, et soyez persuadé, Monsieur, que je n'oublierai jamais que c'est à votre bienveillant concours que j'y suis arrivé.

Si, par une heureuse circonstance pour moi, il m'était possible de vous être agréable dans ma nouvelle situation, soyez certain, Monsieur, que ce serait avec le plus grand empressement que je me mettrais à votre disposition.

Avant mon départ de Québec pour Ottawa, je me suis rendu chez M. le Consul-général de France pour le remercier du bienveillant accueil qu'il m'avait fait, et des dérangements que je lui avais causés.

J'ai vu, aussi, Monsieur Lesage, assistant ministre, qui est très-bienveillant et se met tout entier à la disposition des nouveaux arrivants.

Veillez agréer, Monsieur, avec ma profonde reconnaissance, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

E. BANCE.

Lettre de M. P. Montchauveau, Forgeron, à Montréal.

J'ai écrit à ma femme pour qu'elle vienne me rejoindre et je compte sur votre obligeance pour aider à son départ.

Je suis ici casé convenablement chez le plus fort carrossier de Montréal ; je suis son premier forgeron et je pense d'ici à un mois avoir mes trois piastres par jour, car maintenant je n'en ai que deux et demie. Je vois que je puis me faire un petit avenir. Je tiens donc à ce que ma femme vienne me retrouver.—Agréez,

P. MONTCHAUVEAU.